

NOËL

(1860)

En ce temps-là on publia un édit de la part de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre. Ce dénombrement se fit avant que Quirinus fût gouverneur de Syrie. Ainsi tous allaient pour être enregistrés, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de Galilée en Judée, savoir, de la ville de Nazareth à la ville de David, nommée Bethléhem (parce qu'il était de la maison et de la famille de David), pour être enregistré avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Et pendant qu'ils étaient là, le temps auquel elle devait accoucher arriva. Et elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'emmaillotta, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait, dans la même contrée, des bergers qui couchaient aux champs, et qui y gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit. Et tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande peur. Alors l'ange leur dit : N'ayez point de peur ; car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, vous est né. Et vous le reconnaîtrez à ceci, c'est que vous trouverez le petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche. Et au même instant, il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes !

(Luc II, 1-14.)

« Je vous annonce une grande joie qui sera
« pour tout le peuple. » Cette parole de l'ange
aux bergers, l'Eglise nous l'adresse aujourd'hui,

aujourd'hui où tout ce qu'il y a sur la terre de rachetés du Sauveur se rassemble autour de sa crèche. « Je vous annonce une grande joie, » une joie qui a fait tressaillir les armées bienheureuses et qui se répandra sur la terre en un torrent d'allégresse ; une joie qui, comme ce ciel ouvert dont les rayons descendent sur les bergers dans la sombre nuit, viendra illuminer votre vie tout entière. « Je vous annonce une « grande joie, » grande comme « l'Enfant qui « nous est né, comme le Fils qui nous a été « donné » (Ésaïe ix, 5), comme le Dieu qui descend parmi nous pour accomplir notre salut ; une joie plus grande que toutes les joies, plus forte que toutes les douleurs, plus haute que le ciel et plus profonde que l'enfer, car c'est la joie du Seigneur lui-même ; une joie qui sera pour tout le peuple, pour les plus pauvres, pour les plus pécheurs, pour ceux à qui le monde n'a plus rien à donner et qui n'attendent plus rien d'eux-mêmes ; une joie qui sera pour vous, si vous savez la saisir. Car c'est pour vous que le Sauveur est né, c'est pour vous que le Fils de Dieu a voulu devenir Fils de l'homme, s'humilier, s'anéantir, se rendre obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la croix ; c'est pour vous qu'en ce moment même il fait retentir encore une fois la bonne nouvelle du salut.

N'est-il pas juste que vous répondiez à son

appel? N'est-ce pas pour vous un devoir sacré d'accepter la grande joie qu'il vous donne? Après qu'il a mis sa gloire à vous témoigner son amour, et ses tourments à conquérir votre bonheur, ne lui devez-vous pas d'être heureux? Ne le devez-vous pas à vos frères? ne leur devez-vous pas de répandre la joie de votre cœur dans le leur, d'être pour eux cet ange qui vient dire aux bergers : « Je vous annonce une grande joie? » Ne vous le devez-vous pas à vous-même? n'êtes-vous pas tenu devant Dieu d'en remplir votre vie et votre éternité?

Oui, la joie est tout à la fois une grâce et un devoir; c'est la fête que Dieu nous a préparée en Jésus-Christ et que nous devons nous-mêmes lui offrir. Qu'il daigne sanctifier ainsi celle qui nous réunit en ce moment, et se glorifier en remplissant nos cœurs de joie selon sa Parole? C'est ce que nous lui demandons par son nom adorable. Amen!

La joie, telle est donc la pensée qui nous est proposée aujourd'hui. Contemplons-la d'abord à la lumière de la naissance du Sauveur, puis cherchons-en la source, et enfin considérons-la comme le devoir de notre vie.

I

On peut dire que la joie de Noël circule à travers les Écritures comme dans les cœurs de tous les vrais chrétiens. Je la trouve sous la tente du père des croyants : « Abraham a vu mon jour et s'en est réjoui, » dit Jésus. Je la trouve sur les lèvres de Jacob, qui, au moment d'expirer, se soulève sur sa couche et s'écrie : « O Eternel ! j'ai attendu ton salut ! » Je la trouve dans l'âme de tous les prophètes : Voilà Balaam qui, venu pour maudire Israël, éclate malgré lui en bénédictions, à la vue de l'étoile brillante qu'il aperçoit de loin se lever sur Jacob ; voici David qui, avec les accents du génie et ceux du Saint-Esprit, célèbre les douleurs et la victoire de Celui qui sera son Seigneur et son Fils ; puis Ésaïe et son chant sublime (ix, 5) : « L'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné... » Voici les derniers des prophètes : Zacharie, Élisabeth, et Marie, la mère du Sauveur ; Zacharie qui, ravi d'allégresse, s'écrie : « Béni soit le Seigneur de « ce qu'il a visité et racheté son peuple ! » (Luc 1, 68) ; Élisabeth qui salue Marie : « Heureuse est celle qui a cru ! » (Luc 1, 45) ; et Marie elle-même qui, dès qu'elle sent le petit enfant palpiter dans son sein, pousse un cri de

joie : « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon « esprit se réjouit en Dieu qui est mon Sau- « veur ! » (Luc I, 46, 47).

Le voici enfin lui-même, et la joie avec lui. On sent qu'elle habite en lui, qu'elle rayonne de lui; que, s'il est la lumière du monde, il en est aussi la joie. Il est la joie des anges qui, comme si le ciel ne pouvait la contenir et comme si elle brisait les barrières du monde invisible pour se répandre sur la terre, viennent dire aux bergers : « Le Sauveur qui est le Christ, le Sei- « gneur, vous est né ! » Il est la joie de ces mêmes bergers qui, du milieu de leur misère, chantent avec les anges : « Gloire soit à Dieu, « au plus haut des cieux ! » Il est la joie du saint vieillard Siméon qui, courbé par les ans, se redresse comme rajeuni pour entonner son hymne sublime : « Tu laisses maintenant, Seigneur, ton « serviteur s'en aller en paix, car mes yeux ont « vu ton salut ! » (Luc II, 29-30.) Il est la joie des malades qu'il guérit, la joie des pécheurs qu'il convertit, la joie des disciples qui, dès qu'ils ont reçu son Esprit, se mettent à raconter des choses magnifiques de Dieu; la joie des martyrs, des Étienne, qui, tombant sous les coups de leurs bourreaux, triomphent comme des vainqueurs et s'écrient : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains ! »

N'est-ce pas là ce qu'il leur avait annoncé ? Au

moment où il entre dans son ministère, quelle est sa première parole? « Heureux, dit-il, heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui pleurent, » et il répète ce mot : « Heureux ! heureux ! » jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les bonheurs de la vie chrétienne. Et, au moment où il va quitter les apôtres, quelle est sa dernière parole? « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit accomplie. » (Jean xv, 11.)

N'est-ce pas ce que les apôtres nous enseignent après lui? Ils nous présentent l'Évangile non pas comme une dure loi, ni comme un joug pénible, mais comme une grâce et comme une joie. « Le royaume de Dieu, nous dit saint Paul, ne consiste pas dans le manger et dans le boire, mais dans la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit. » (Rom. xiv, 17.) Les fruits de l'Esprit sont l'amour, la paix, la joie. Et s'adressant aux chrétiens avec l'autorité d'un apôtre et la joie d'un enfant de Dieu : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le dis encore : réjouissez-vous ! » (Phil. iv, 4.)

N'est-ce pas ce que la Réformation a réappris à la chrétienté? L'Église avait perdu le chemin de la joie. L'erreur et la tyrannie spirituelle opprimaient les peuples ; une immense tristesse pesait sur les âmes. Mais, dès que Luther a retrouvé la Bible, dès qu'il connaît Jésus, le vrai

Jésus, il a la joie, et il la jette comme un souffle puissant sur l'Église régénérée. Ce fut comme si la fête de Noël était revenue, comme si la grande lumière que virent les bergers était descendue dans les asiles de la souffrance et dans la nuit des cœurs; comme si les anges fussent reparus pour redire à la terre les cantiques du ciel, et comme si mille et mille voix eussent fait écho à leurs voix.

Ces échos vibrent encore. Ce chant d'une ineffable joie : « L'Éternel est ma forteresse, » ce chant que Luther a entonné, retentit toujours; il est dans l'air avec sa joie; il circule comme une divine mélodie partout où pénètre l'Évangile; oui, partout où il y a un cœur qui se repent et qui croit, un cœur qui sait pleurer et prier, là il y a un cantique, là il y a la fête de Noël, là il y a cette grande joie qu'ont proclamée les anges.

II

Nous pouvons, dès maintenant, pressentir quelle est la source de la joie; elle ne vient pas de la terre, mais du ciel; ce n'est pas le monde, c'est Dieu qui la donne. Quelle joie pourtant semblent promettre à l'homme la volupté, la gloire, les désirs satisfaits! quelle joie, la vie

de ce riche qui se vêt de pourpre et de fin lin, qui se traite bien et magnifiquement tous les jours ! N'est-ce pas là l'idéal du monde ? n'est-ce pas là le but vers lequel se presse cette mêlée ardente et confuse où l'ambition, l'avarice, la bassesse se disputent les moindres haillons que leur jette le dieu du jour ? N'est-ce pas là la grande Diane qu'adoraient les Éphésiens, qu'adore notre propre cœur ? Oui, que notre cœur le dise ou ne le dise pas, c'est là son idole et son dieu.

Mais ce n'est pas là sa joie. D'où vient que les heureux de ce monde, les plus brillants, les plus enviés, les plus gais sont au fond du cœur les plus tristes ? D'où vient que le roi dont l'histoire est le type du bonheur terrestre, Salomon, a écrit ce livre qui est le type le plus signalé de la mélancolie : l'*Ecclésiaste*, où il se peint lui-même essayant de tous les plaisirs et les jetant l'un après l'autre comme un fruit amer et flétri, redisant de volupté en volupté ce mot navrant : Vanité ? D'où vient qu'une âme que le monde avait entourée de tout ce que peuvent donner la beauté, la jeunesse, l'opulence, l'amitié, nous écrivait un jour : « Dites-moi comment il se fait
« qu'avec tous les bonheurs du monde je suis la
« plus malheureuse des créatures ? » C'est qu'il y a un abîme entre le plaisir et la joie, entre la joie du monde et la joie de Dieu ; c'est que « les

« convoitises charnelles font la guerre à l'âme » (1 Pierre II, 11); elles l'énervent, elles l'enchaînent à la terre, elles attisent cet enfer qui est au fond de chacun de nous, elles éteignent l'esprit, elles nous rendent incapables de Dieu, elles nous préparent à vivre loin de lui de cette vie que le Seigneur appelle la seconde mort. O monde, combien est sinistre ta joie ! Où sont-ils ceux qui naguère chantaient : « Venez et faisons « fête des biens que nous avons. Hâtons-nous « de nous servir des créatures et de la jeu- « nesse... Ne laissons pas passer la fleur de la « saison. Couronnons-nous de roses avant « qu'elles se flétrissent ? » (Sapience II, 6-8.) Où sont-ils ? L'âme le sait bien, et elle en tremble : et le frisson de l'avenir se joint à l'amertume du présent pour la remplir de tristesse et d'ennui.

Mais quand nous avons reconnu le néant des faux biens du monde et le péché de notre vie ; quand nous avons compris la langueur qui nous dévore et que nous avons dit : « Mon âme a « soif de Dieu, du Dieu fort et vivant ; » quand nous nous mettons à soupirer vers lui et à le chercher jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, alors la joie descend. Et à mesure que la foi grandit, la joie grandit avec elle, parce que la foi, c'est Jésus en nous, et que Jésus, c'est la joie : la joie d'être pardonné, la joie d'aimer,

la joie de souffrir, la joie en tout et pour toujours.

La joie d'être pardonné ! c'est la joie fondamentale, parce que le plus profond de nos chagrins, c'est le péché. On peut ne pas comprendre sa misère et ne pas deviner le secret de sa douleur ; on peut se justifier et se glorifier devant le monde et devant soi-même, on n'en porte pas moins une blessure au cœur, on n'en sent pas moins ce ver immortel qui flétrit tout ce que la vie a d'aimable et qui ronge jusqu'à la racine de notre âme. — « Oh ! qu'heureux est celui dont « la transgression est quittée et dont le péché « est couvert ! » s'écrie David en racontant l'époque la plus mémorable et la plus terrible de sa vie ; « oh ! qu'heureux est l'homme auquel « l'Éternel n'impute point l'iniquité !... » (Ps. xxxii, 1-2.) Tu m'as purifié de mes souillures et tu m'as lavé de mes iniquités dans ton sang ; tu as prononcé sur moi les paroles de l'absolution et de la paix, tu as mis en moi cet « Esprit d'adoption qui crie : Abba, c'est-à-dire Père, et qui « rend témoignage à notre esprit que nous « sommes enfants de Dieu. » (Rom. viii, 15-16.) — Enfant de Dieu, moi pécheur, moi perdu ! enfant de Dieu, racheté de Christ, héritier des cieux ? Oh ! quel est le bien qui puisse valoir un tel bien ! quelle est la joie qui puisse être comparée à une telle joie ? Je n'en connais qu'une, c'est :

La joie d'aimer. Aimer, c'est la vie de notre vie, c'est la respiration de notre âme, de toute âme d'homme. Mais on peut aimer des objets indignes, aimer ce qui souille, ce qui trompe, ce qui tue notre âme; aimer un vain fantôme, une idole d'un jour, un bien qui se fane comme une fleur entre nos mains et ne nous laisse que le désespoir. Ou bien, on peut aimer Celui qui seul est digne d'être aimé, parce qu'il est l'amour même, parce que tous les biens, toutes les grâces, toutes les puissances et tous les charmes de la vie sont en lui, parce qu'il est le but éternel de notre existence, parce qu'il nous a aimés le premier, parce qu'il est notre Sauveur, notre consolateur, notre Dieu; on peut l'aimer, non de cet amour fugitif et fébrile qui dévore l'âme, mais de cet amour divin qui la restaure et la vivifie, de cet amour que lui-même met en nous, qui nous unit à lui, qui nous donne part à sa vie, qui nous élève au-dessus de nous et du monde, comme lui-même est au-dessus de tout. Celui qui aime ainsi, celui qui a ressenti une étincelle seulement de cet amour, celui-là sait ce qu'est la joie véritable.

Que lui manque-t-il pour qu'elle soit accomplie, si ce n'est la joie de souffrir et de mourir en Celui qu'il aime? La joie de souffrir! est-ce qu'il ne semble pas que ces mots se heurtent et se contredisent? est-ce que la joie ne frémit pas

de la douleur? est-ce que la douleur ne tue pas la joie? Il le semble, et pourtant celui qui ne connaît pas la douleur, celui qui n'a jamais mangé un pain arrosé de larmes, celui qui ne sait pas ce que c'est que l'angoisse et l'exil du cœur, celui qui n'a jamais senti l'épée de la mort lui transpercer l'âme, celui-là ne vous connaît pas, joies célestes que Noël est venu révéler à la terre. Où y a-t-il jamais eu plus de joie que dans la vie de l'homme de douleur, Jésus-Christ? Quel berceau désolé! mais les anges planent au-dessus. Quelle vie de pauvreté, d'opprobre, de tourment! mais quels ravissements quand, sur la sainte montagne, entre Moïse et Élie, la lumière divine qui le pénètre éclate et resplendit à l'entour! Quel enfer que sa croix! mais pensez-vous que jamais le ciel ait été plus près de la terre que lorsqu'après les horreurs du combat, il releva la tête et cria d'une voix souveraine: « Tout est accompli! » Celui-là, l'homme de douleur, avait le droit de dire: « ma joie, » quand il voulait parler de la félicité. C'est que, comme il l'affirme lui-même, le grain de semence ne produit ni sa fleur, ni son fruit, s'il ne meurt auparavant; c'est qu'il n'y a pas de vie qui ne naisse par la mort, pas d'enfantement sans douleur, pas de victoire sans combat, pas de joie sans angoisse et sans croix. Aussi les apô-

tres, loin de fuir la croix, l'embrassent; loin d'y voir un supplice, en font leur arme et leur victoire. « Dieu me garde, dit saint Paul, de « me glorifier en autre chose qu'en la croix « de Jésus-Christ » (Gal. VI, 14), par laquelle, il est vrai, je suis humilié, brisé, crucifié; mais le monde l'est aussi : le monde avec ses pompes et ses puissances, avec ses haines et ses faux plaisirs, le monde est là, terrassé, à mes pieds.

Aussi l'Église... quand est-elle grande, libre, joyeuse, triomphante? lorsqu'elle est riche? lorsqu'elle est puissante? — Non; quand elle est sous la croix. Chrétien, comprends ton Sauveur et suis-le! Apprends ce que c'est que la joie de souffrir, la joie de sentir la terre qui s'enfuit et le ciel qui s'ouvre, le monde qui s'éloigne et les anges qui s'approchent, l'homme extérieur qui se détruit et l'homme intérieur qui se renouvelle, la mort qui vient... non, le Sauveur, ton doux Sauveur, qui vient t'endormir dans ses bras.

Va maintenant, et après avoir appris la joie de souffrir, apprends celle de mourir, la joie de quitter cet exil, de laisser tomber tes chaînes, tes douleurs, tes vêtements d'opprobre, et de t'envoler dans son sein, de posséder sa joie divine, et de célébrer, après les fêtes attristées de la terre, cette fête sans nuages et sans fin qu'il t'a préparée dans sa gloire.

III

Ainsi, mes bien-aimés, elle est véritable cette parole que l'ange adresse aux bergers : « Je vous annonce une grande joie. »

Comment donc a-t-on pu s'imaginer que le christianisme est une doctrine sombre, une religion douloureuse, qui demande à l'homme toutes ses joies et qui ne lui ordonne que des pratiques fastidieuses, des renoncements sans compensation ?

Qu'on me dise s'il est sur la terre un être plus heureux qu'un chrétien, et plus béni, et plus digne d'envie.

Mais c'est à nous maintenant de nous examiner, de regarder en nous-mêmes et de nous demander si nous sommes chrétiens. Nous le sommes par le nom, par la profession, par la conviction peut-être, mais le sommes-nous par la joie ? Connaissons-nous la joie d'être pardonnés, la joie d'invoquer Dieu d'un cœur pur, la joie de servir et la joie d'aimer, la joie de souffrir, la joie de vivre et de mourir en lui ? Si nous ne connaissons que les joies du monde, que le bonheur de la terre, que la joie de la chair, la joie de la vanité, la joie du plaisir, quels chrétiens sommes-nous ? où sont notre foi, notre es-

pérance, et notre charité? où est notre Sauveur, et son Esprit, et sa vie en nous?

Mes bien-aimés, c'est aujourd'hui la fête du Seigneur, la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire de la joie au milieu des hommes. Célébrons cette fête en entrant dans l'Esprit du Seigneur, c'est-à-dire dans sa joie divine. La joie, nous venons de le montrer assez, ce n'est pas un sentiment que nous puissions accueillir ou quitter à notre gré, ce n'est pas un état passif qui ne dépende pas de nous : c'est le signe de notre foi, c'est le caractère indispensable de la vie chrétienne, c'est un devoir sacré envers Dieu, envers nos frères et envers nous-mêmes.

1. Oui, nous devons à Dieu de nous réjouir. Il fait tout pour nous donner le bonheur : il ouvre son ciel, il descend à nous, il se revêt de notre misère, il expie nos forfaits, il nous offre un pardon gratuit, immédiat, éternel ; il ne nous demande que de l'accepter, que de croire en son amour ; il tient ses mains suspendues pour nous bénir ; et nous, penchant la tête, découragés et soucieux, ou bien distraits, affairés et légers, nous nous contenterions de lui offrir une cérémonie insipide, glacée ! Non, non, ce n'est pas ainsi qu'un chrétien fait la fête à son Dieu. La fête agréable au Seigneur, ce n'est pas celle des lèvres, mais celle de l'âme ; ce n'est pas celle qui fait retentir des cantiques, c'est celle

qui chante au fond du cœur ; ce n'est pas celle qui dure un instant, c'est celle qui remplit la vie ; ce n'est pas celle qui égaye les heures faciles, c'est celle qui éclate dans les jours d'angoisse et qui passe à travers la mort. Reconnaître ses péchés, les prendre et les porter aux pieds de Jésus, en disant avec l'abandon et la confiance d'un enfant : Aie pitié!... toi qui m'aimes, accomplis ton œuvre en moi selon ton amour! — Prendre tout : ses douleurs, sa vie, ses biens, et les porter aussi aux pieds de Jésus en disant : Consacre-les à ton service..., tue-moi, s'il le faut, mais je t'aime! voilà la fête qui lui est agréable!

2. Cette fête, si nous savons la célébrer, ce ne sera pas seulement celle de Dieu, ce sera celle des hommes. Aussi bien nous la leur devons, mes bien-aimés. Pourquoi le Seigneur nous a-t-il mis sur la terre? pourquoi nous a-t-il placés auprès d'eux, si ce n'est pour travailler à leur bonheur?

L'avons-nous fait? Que de peines et de chutes nous leur avons causées par notre tristesse! que de fois nous les avons froissés par notre impatience! hâtons-nous de verser du baume dans leurs âmes et de leur apporter du bonheur. Vous voudriez le faire; vous voudriez, dans ces jours de fête où tout parle de joie, la voir rayonner au foyer domestique; vous voudriez

apporter à ceux qui vous aiment quelque don qui leur dit votre amour ; vous cherchez parmi ces fantaisies brillantes, parmi ces riens coûteux que choisit l'opulence, vous cherchez parmi ces cadeaux modestes qu'achète la pauvreté, vous cherchez quelque objet nouveau, inattendu, qui fasse briller leur regard de plaisir ; j'ai trouvé ce que vous cherchez, et je veux vous le dire : apportez-leur un cœur joyeux ! Que désormais, portant les fruits de l'Esprit, votre vie sereine et dévouée brille comme une lumière sur ces cœurs que Dieu vous a donnés à aimer, et vous leur aurez fait un grand présent.

En le faisant, vous ne leur donnerez pas seulement une joie pour la terre, vous leur préparerez celle du ciel. Vous voudriez faire pénétrer la vérité dans leur âme, trouver des paroles pour les convaincre, une puissance pour les convertir ; vous voudriez saisir ces âmes et les amener au pied de la croix, et vous gémissiez de ne pas l'avoir fait encore. Eh bien ! je veux vous donner un attrait plus fort que tous les arguments et que tous les discours ; l'homme peut être aveugle pour la vérité, il peut être prévenu, ennemi, endurci ; mais il a au fond du cœur un pressentiment qui ne le trompe pas : c'est que si le christianisme est quelque chose, il est la joie, et que s'il est la joie, il est la vérité. Quand il voit les chrétiens inquiets, impa-

tients, maladifs comme les mondains, quand il voit ces hommes qui parlent si haut du ciel ramper si bas sur la terre, il se prend à les mépriser; il sourit de pitié à la vue de ces gens qui ne savent ni jouir, ni vaincre, qui ne goûtent ni les joies du diable, ni celles de Dieu, qui prétendent avoir la vérité et qui n'ont que la vanité. Il ne distingue pas entre le Christ et les chrétiens; il a tort, je l'avoue; mais avouez aussi qu'il a droit d'être excusé, parce qu'il a droit de vous demander ce que Dieu vous a donné, la joie des rachetés. Ayez-la cette joie, essayez de ce divin argument : l'argument de la joie; et peut-être qu'après avoir aigri les incrédules par vos paroles, vous les convertirez sans paroles, quand ils verront votre joie monter en haut comme une douce flamme et illuminer votre vie.

3. Si nous devons la joie aux hommes, nous ne la devons pas moins à nous-mêmes. Puisque Dieu a voulu nous rendre heureux, notre devoir est de l'être, de prendre en main la cause de notre bonheur et de tout faire pour elle.

O folie de notre pauvre cœur! nous essayons de tous les devoirs, nous rêvons des œuvres difficiles, compliquées, et nous oublions ce devoir si simple, si élémentaire : être joyeux ! Le monde est bien plus sage que nous ; que ne fait-il pas pour bannir la tristesse, pour appeler le

plaisir ! Que de soins ! que d'efforts d'esprit ! Sachons l'imiter en cela. C'est à lui qu'appartient la tristesse, à lui qui est sans Dieu et sans espérance, à lui qui n'a que de faux biens et qui n'en jouit qu'un jour. Mais au chrétien qui a un Sauveur, au chrétien qui est pardonné, au chrétien qui peut prier, qui sait que les souffrances du temps présent ne sont rien, à lui appartient de se réjouir, à lui appartiennent l'espérance et la paix. Sachons la saisir, cette joie céleste ! Réjouissons-nous d'avoir la vérité et de pouvoir dire : J'ai trouvé un Sauveur ! Réjouissons-nous de pouvoir prier, de pouvoir, au milieu de nos défaillances et de nos luttes, aller au pied de la croix et nous relever triomphants. Réjouissons-nous d'avoir la Parole de notre Dieu, qui est lampe à nos pieds et lumière à nos sentiers ! Réjouissons-nous de pouvoir nous approcher de cette sainte table pour y resserrer les liens qui nous unissent à notre bien-aimé Sauveur et lui dire : Je suis à toi et tu es à moi pour toujours ! Réjouissons-nous de pouvoir nous consacrer à son œuvre, nous dépenser à son service, et, malgré notre faiblesse, faire quelque chose pour la gloire de son nom, sachant que notre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur. Réjouissons-nous chaque jour quand nous ouvrons les yeux, nous souvenant qu'il s'est levé avant nous et qu'il nous accom-

pagnera par sa miséricorde. Réjouissons-nous de pouvoir nous endormir sous son regard, avec la douce confiance qu'il veille sur nous. Réjouissons-nous de souffrir, nous répétant que « le Seigneur châtie celui qu'il aime, et qu'il « frappe de ses verges tous ceux qu'il reconnaît « pour ses enfants. » (Héb. III, 6.) Réjouissons-nous enfin de mourir, de voir se déchirer ce voile qui nous cache l'objet de notre foi, d'être délivrés du péché qui trouble à chaque instant notre union avec le Seigneur ; réjouissons-nous de ce beau jour qui s'avance, où Jésus viendra nous prendre avec lui ; réjouissons-nous de pouvoir nous reposer en lui et sourire d'avance aux joies éternelles, nous joignant aux cantiques des anges pour dire : « Paix sur la terre ! » Oui, paix sur mon lit de mort, paix sur vous tous pour qui j'ai prié, paix sur nous à toujours ! Amen !